

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel MICHELET

Ruth la Moabite. Poème biblique en 5
tableaux

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1941, tome 40, p. 257-276

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Ruth la Moabite

Poème biblique en cinq tableaux

PERSONNAGES

NOEMI *femme d'Israël*
ORPHA *belles-filles de Noémi*
RUTH
MARA *parentes de Noémi*
MELANIE
MAGDA *voisine de Ruth et de Noémi*
BOOZ *hommes riches d'Israël*
NEMO
UN BERGER
HOMMES D'ARMES
ANCIENS DU PEUPLE

1er TABLEAU

(Un puits sous l'ombrage d'un grand chêne. Un pasteur rassemble ses brebis. Puis s'avancent trois femmes en noir.)

LE PASTEUR, puis NOEMI, RUTH, ORPHA

LE PASTEUR — Petits ! Petits ! Voici les ombres, rassemblez-vous et buvez, puis c'est l'heure de rentrer au bercaïl. Petits ! Petits !

LES MOUTONS — Mê, mê, mê. *(Puis silence.)*

LE PASTEUR *(il regarde vers le soleil couchant d'où s'avancent les ombres)* — Ah ! qui vient là ? Trois femmes en noir. Silencieuses. Et fatiguées. Tardives.

NOEMI — Bonsoir, berger ! Dieu vous bénisse de vous trouver sur notre chemin.

LE PASTEUR — Dieu bénisse les voyageuses.

ORPHA — Nous avons bien soif, berger. Nous avons voyagé longtemps. Donne-nous à boire.

LE PASTEUR — Avec plaisir, nobles dames. *(Il tire de l'eau du puits.)*

NOEMI *(ayant bu)* — Dieu vous en récompense !

ORPHA et RUTH — Dieu vous en récompense !

LE PASTEUR — Vous paraissez fatiguées. Venez-vous de loin ?

ORPHA — Oh ! de très loin ! Du pays de Moab. Nous avons marché tout le jour.

LE PASTEUR — Par cette chaleur ! C'est bien vaillant à des femmes.

NOEMI — Le chemin n'est pas très marqué ici. Nous nous sommes égarées.

LE PASTEUR — Où allez-vous ?

NOEMI — Vers Bethléem.

LE PASTEUR — Connaissez-vous Bethléem ?

NOEMI — Ma patrie ! Depuis si longtemps plus revue ! Mes deux belles-filles ne la connaissent pas. Elles sont Moabites.

LE PASTEUR — Bethléem ! Maison du pain ! Heureux qui va vers Bethléem ! Vous descendrez ce sentier. Le fond du vallon. Vous suivrez le ruisseau. Dieu vous fasse bonne route ! Moi, il faut que je ramène à la bergerie mes moutons.

NOEMI — Merci, berger. Dieu vous rende votre gentillesse. !

ORPHA et RUTH — Merci, merci.

LE PASTEUR (*le berger s'en va, appelant ses moutons*) — Petits ! Petits ! — Mê ! Mê...

(*Silence.*)

NOEMI, ORPHA, RUTH

NOEMI — Eh bien, mes filles, il va falloir nous séparer. La route a été longue. Mais combien brèves les heures ! Heureuses et mélancoliques dernières heures ensemble. Bientôt ce sera la nuit pour vous et pour moi ; il y aura des pays entre nous.

RUTH — Qui parle de nous séparer, mère ? Nous ne vous abandonnons point !

NOEMI — Je sais, vous êtes bonnes toutes deux, et vous m'aimez, et le bon Dieu vous aime. Mais il ne faut pas tenter Dieu. Mon mari est mort ; vos maris, qui étaient mes enfants, sont morts. — Nous sommes trois femmes veuves, et notre devoir est bien marqué.

ORPHA — Quel devoir ?

NOEMI — De rester sagement là où Dieu nous a mises. Vous, de retourner dans la maison de votre mère, où Dieu usera de bonté envers vous comme vous avez fait envers ceux qui sont morts et envers moi. Dieu vous fera trouver un autre époux ; et vous serez heureuses... Moi, je vais près du cimetière des miens, pour être prête au premier signe.

... Ruth, il ne faut pas pleurer, ma pauvre petite fille chérie.

ORPHA — Nous voulions aller avec vous, mère.

RUTH (*sanglotant*) — Mère, je ne peux pas te laisser.

NOEMI — Cela n'est guère raisonnable, mes filles. Ai-je encore dans mon sein des fils qui puissent devenir vos maris ? Retournez, mes filles, allez.

RUTH — Cela n'est point nécessaire, nous serons toujours avec toi. Nous serons trois femmes douces habitant ensemble...

NOEMI — Je sais que cela ne peut être. Vous renoncerez à la grande espérance d'être mères ? De donner la vie d'où naîtra peut-être Celui qui doit venir ? Soyez raisonnables, mes enfants,

RUTH — Qu'Orpha s'en retourne, elle est fiancée à un homme riche et bon.

ORPHA — Cela n'est pas conclu encore et il ne m'en coûte guère de rompre.

RUTH — Voyez quelles larmes dans les yeux pour dire cela !

NOEMI — Non, mes filles. Tout cela c'est du sentiment. Cette nuit passe, puis une autre, et vous vous trouvez devant la réalité. Ne vous préparez pas des déceptions. Bien sûr, je vous aime. Il m'est très amer à cause de vous que la main de Dieu se soit appesantie sur moi. Mais vous êtes jeunes. Votre vie est à faire. Moi, je ne m'appelle plus que la solitude.

Allez. Retournez avant qu'il fasse tout à fait nuit. Puis la lune vous éclairera le chemin.

(Orpha s'agenouille pour la bénédiction et s'éloigne lentement. Ruth également agenouillée se cramponne à Noémi ; elle sanglote. Silence prolongé. La nuit presque complète.)

NOEMI — Ruth ! que fais-tu ? C'est la nuit ! Vois, ta belle-sœur s'en est retournée vers son peuple et vers son Dieu : retourne avec elle ! hâte-toi ! Tu le peux encore.

RUTH — Non, non, laisse-moi ! Ne me presse pas de te laisser en m'en retournant loin de toi ! Où tu iras, j'irai ; où tu demeureras, je demeurerai. Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu ! où tu mourras je mourrai et je serai ensevelie !

Que Dieu me traite dans toute sa rigueur si autre chose que la mort me sépare de toi !

NOEMI — Mon enfant ! Doublement mon enfant ! Oui,

mon Dieu sera ton Dieu, et il te bénira de génération en génération. Mon enfant, mon enfant bien-aimée ! Bénie sois-tu d'avoir écouté ton cœur !

(Elles s'éloignent dans la nuit parmi les branches.)

II^e TABLEAU

(Un intérieur pauvre.)

NOEMI, RUTH, MAGDA

MAGDA *(elle frappe.)*

NOEMI *(infirme)* — On a frappé, je crois.

RUTH — La petite Magda, sûrement.

MAGDA — Bonjour, mesdames. Je viens... enfin, s'il vous plaît.. Maman m'a dit...

NOEMI — Tu viens emprunter un pain, n'aie pas honte. Ruth, va le lui donner. *(Ruth sort.)*

Magda, tu diras à ta mère qu'elle ne doit pas se gêner avec nous. Tant que nous aurons du pain nous vous en donnerons. *(Ruth apporte un pain.)*

MAGDA — Oh ! merci, chères dames, merci ! Maman sera si contente ! maman malade ! *(Elle sort.)*

NOEMI, RUTH

RUTH — Maman !

NOEMI — Eh bien ?

RUTH — Ce pain, c'était le dernier que nous avions.

NOEMI — Mon enfant, perdrais-tu courage ?

RUTH — Dieu ne veut pas que je perde courage. Vous m'aviez avertie que je venais dans la pauvreté. Je ne dois pas me plaindre.

NOEMI — Jamais tu n'as pensé que ce serait un tel

dénuement. Pauvre enfant, toi qui n'avais qu'à te choisir un époux, parmi les riches de ton pays. Voilà où te conduit ton amitié pour moi.

RUTH — J'ai aussi bien des joies de vous servir. Votre nom ne signifie-t-il pas *consolation* ? Votre bonté est si grande ! J'aime mieux votre bonté qu'un morceau de pain.

NOEMI — Dieu nous bénira, bien sûr. Dieu verra notre tristesse.

RUTH — Oui, Dieu nous bénira. Car pour les autres, leurs paroles sont bien amères.

NOEMI — Mara et Mélanie ? Elles ne comprennent pas, elles ont autre chose en tête.

(Mara entre en coup de vent, faisant claquer les portes.)

NOEMI, RUTH, MARA

MARA — Qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que je viens de voir ? Encore ? Encore ? Magda sortant de chez vous avec un pain. Vous n'avez déjà pas trop de pain !

NOEMI — C'est une petite charité, Mara.

MARA — Charité bien ordonnée commence par soi-même.

NOEMI — En donnant du pain on gagne ce qui est meilleur...

MARA — Ta ta ta, vieux proverbe. Tu as toujours été bigote. Et maintenant tu as l'air de tourner complètement.

RUTH — Tante, puis-je vous demander de nous laisser « tourner » en paix ?

MARA — Et d'abord, toi, je ne te demande rien, espèce de petite étrangère impertinente. Ce n'était pas assez d'emmener mes neveux et de les laisser mourir dans votre sale pays !

RUTH — Merci, ma tante.

NOEMI — Mara, ma sœur, ne viens pas semer la discorde.

MARA — Je ne suis pas ta sœur, mais la sœur de ton

mari. Pauvre Abimelech ! Qu'est-ce qu'il dirait s'il voyait un pareil manque de savoir-faire ?

NOEMI — Ma sœur, calmez-vous...

MARA — Je ne suis pas votre sœur, ou bien renvoyez cette mendiante à son pays. Quand il s'agit de bouches à nourrir, il y en a toujours trop.

RUTH — Laissez, maman, cédez, que je m'efface. Le bon Dieu m'aidera. Vous aurez la paix. *(Elle veut partir.)*

NOEMI — Ruth bien-aimée, ne t'en va pas maintenant, c'est trop tard. Les racines sont coupées d'avec les tiens ; il n'y a plus de bonheur pour toi dans ton pays.

RUTH — Hélas ! mère, je me souviens ! où tu serais je voulais vivre et mourir ; et je deviens lâche. Mais je croyais t'apporter la paix et non l'amertume. Que je m'éloigne quelque temps afin que la paix revienne,

MARA — Qu'elle s'éloigne pour toujours !

NOEMI — Qu'elle ne s'éloigne jamais !

MARA — C'est cela, vivez en compagnie de sainte Dame Pauvreté,

NOEMI — Que la pauvreté est douce quand on s'aime!

MARA — Et vous continuerez à vendre vos champs — il n'en reste plus qu'un — ; et vous continuerez à fournir de pain les pauvres de l'endroit. Et vous chercherez encore qui voudra épouser Ruth. Votre cousin Nemo, qui a droit de rachat ? Il est beau, il est riche ; comment voulez-vous qu'il épouse une gueuse ? une prodigue ? une gaspilleuse ? Sans compter qu'elle est étrangère ?

RUTH — Oh ! tante, ne vous inquiétez pas de mon mariage. Trop de personnes s'en préoccupent. Et moi, c'est le dernier de mes soucis.

MARA — Que tu meures, toi, peut-être n'y a-t-il point de mal. Mais tu es responsable de ta belle-mère.

NOEMI — Point du tout, ma sœur ! elle n'est pas responsable de moi. Et je ne veux pas qu'elle se marie pour moi.

MARA — Bon. Je vois une fois de plus qu'il n'y a rien à faire avec vous. Je ne vous en veux point, pourtant ; ni à toi, — ni à toi, petit agneau, mais j'ai tout de même le droit de vous donner des conseils. Je vous

donnerai même mieux que des conseils. C'est bientôt ta fête, Ruth, et j'y pense. Je veux te faire belle... Au revoir.

RUTH — Merci, au revoir, tante.

NOEMI — Au revoir et merci, cousine.

(Mara sort.)

NOEMI, RUTH

RUTH — Et voilà, maman, le zèle de la charité humaine. Si vous n'étiez pas meilleure que les autres ne sont mauvaises ou médiocres, je me serais découragée.

NOEMI — Sois forte, ma fille, et prépare-toi à d'autres assauts.

RUTH — Le riche Nemo, des champs, de l'or, des bijoux... et pas d'amour !

(On frappe. Entre Mélanie.)

NOEMI, RUTH, MELANIE

RUTH — Bonjour, dame Mélanie. Vous êtes bien aimable de venir nous voir.

MELANIE — Bonjour, mes amies. Comment va-t-on ? Toujours solitaires ? Toujours réfugiées ? Vous devriez sortir un peu, tenez, sans quoi vous faites parler les gens. Qu'est-ce que vous rêvez tout le jour ? Vous priez, bien sûr ! La prière ! la prière ! Elles n'ont que ça à la bouche ! Elles attendent que les oies rôties leur tombent du ciel. Je vous le dis, moi, Mélanie, qui ai commencé très bas et qui porte aujourd'hui manteau d'hermine : sortez ! faites-vous des relations ! Démenez-vous !

NOEMI — Oh ! charmante voisine, vos conseils seraient bons à suivre. Mais Ruth n'a pas de manteau d'hermine. Mais tout le monde ici nous regarde de travers parce que nous venons de l'étranger...

MELANIE — Je vous aiderai, moi. J'ai de l'entregent. Venez souper chez moi ce soir, j'ai invité un homme riche, un homme d'affaires. Ah ! il en brasse des affaires !

Quelle vie, quelle énergie ! C'est votre cousin Nemo. Il a droit de rachat sur Ruth. Belle occasion ! Beau morceau, saisissez-le !

RUTH — Je n'ai jamais eu l'intention d'épouser une fortune.

MELANIE — C'est cela. Restez dans votre pauvreté.

RUTH — Excusez-moi, chère voisine, mais je dois préparer le repas de ma mère. Elle est malade. Je ne la laisserai pas seule.

MELANIE — Je m'en vais, je m'en vais. Je ne vous importunerai plus. Mais si vous avez besoin de moi, venez, je suis toujours à vous.

NOEMI et RUTH — Au revoir et merci, chère voisine.
(*Elle sort.*)

NOEMI, RUTH

RUTH — Encore ! Il y a une chose pire que notre pauvreté, c'est cette persécution des tantes et des voisines.

NOEMI — Elles sont pleines de bonnes intentions.

RUTH — Etonnant qu'aucune d'elles ne s'inquiète de ce qui nous reste à manger.

NOEMI — Rien ne nous a manqué jusqu'ici.

RUTH — Maintenant cela commence à manquer. (*Elle cherche, ne trouve qu'un reste de gâteau.*) Ceci, mère. A faire tremper dans de l'eau. (*Elle pleure.*) Non, mère, je ne veux pas de leur banquier ni de leur économie domestique. Mais je ferai ce qui nous convient. Comme Magda, j'irai mendier. Je n'irai pas dans les villas de Mara ou de Mélanie où la mendicité est interdite, mais dans les champs, au soleil du bon Dieu. La moisson des orges commence. J'irai glaner derrière les moissonneuses...

NOEMI — Va, ma fille, et que Dieu soit avec toi.

III^e TABLEAU

(Dans les champs, vers midi.)

(Les moissonneuses lient les javelles. En arrière on entend un chant.)

TROIS MOISSONNEUSES, puis RUTH

RUTH (*chante, invisible.*)

A la glane !
Le bluet se fane
Dans le champ doré !

Allons ramasser
Les épis laissés
Par les moissonneuses
Dans le champ de blé
Pour nous les glaneuses.

A la glane !... etc.

1^{re} MOISSONNEUSE — Ce chant, comme il est beau !

2^e MOISSONNEUSE — Et comme l'heure est belle !

3^e MOISSONNEUSE — Quelle est donc cette femme
qui glane et qui chante ?

1^{re} MOISSONNEUSE — C'est le troisième jour qu'elle
glane et qu'elle chante sans relâche.

2^e MOISSONNEUSE — C'est Ruth, la Moabite.

3^e MOISSONNEUSE — Elle a une jolie voix.

1^{re} MOISSONNEUSE — C'est presque tout ce qu'elle a.

2^e MOISSONNEUSE — Elle était riche, dit-on. Elle a
tout laissé au pays de Moab pour suivre sa belle-mère.

3^e MOISSONNEUSE — C'est un fait rare dans les an-
nales des belles-mères.

1^{re} MOISSONNEUSE — C'est que Noémi n'est pas
comme les autres femmes.

2^e MOISSONNEUSE — Elle est douce.

3^e MOISSONNEUSE — Mais sauvage.

1^{re} MOISSONNEUSE — Elle est bonne.
 3^e MOISSONNEUSE — Mais hautaine.
 1^{re} MOISSONNEUSE — Allons, ne médisons pas. Ce
 sont deux femmes pauvres. Elles ont droit à notre respect.
 2^e MOISSONNEUSE — Ah ! voici notre maître.
 3^e MOISSONNEUSE — Il vient voir notre journée
 finie.
 (*Entre Booz, grand et beau, vénérable.*)

LES MOISSONNEUSES, BOOZ

BOOZ — Dieu soit avec vous, bonnes ouvrières.
 LES MOISSONNEUSES — Dieu vous bénisse, bon
 maître.
 RUTH (*chante*) — Allons ramasser
 Les épis laissés...
 Par les moissonneuses.

(*La voix s'éloigne.*)

BOOZ — Qui est cette jeune fille ?
 1^{re} MOISSONNEUSE — C'est une jeune Moabite qui
 est revenue avec Noémi des champs de Moab.
 2^e MOISSONNEUSE — Elle glane sans cesse depuis
 ce matin entre les gerbes derrière nous.
 1^{re} MOISSONNEUSE — Plutôt c'est le troisième jour
 qu'elle est là courbée sur le champ, sans prendre de repos.
 2^e MOISSONNEUSE — Apparemment elles sont très
 pauvres chez elles. Elle soutient ainsi sa belle-mère.
 3^e MOISSONNEUSE — Elles ont tout dépensé incon-
 sidérément !
 2^e MOISSONNEUSE — Dis plutôt qu'elles ont fait
 l'aumône.

BOOZ, RUTH, les MOISSONNEUSES

BOOZ — Hé, jeune fille (*il lui fait signe de venir.*
Elle s'approche). Ne va pas glaner dans un autre champ.
 Ne t'éloigne pas d'ici, et reste ainsi avec mes servantes.

Regarde le champ que l'on moissonnera et va derrière elles. N'ai-je pas défendu aux serviteurs de te toucher ? Et quand tu auras soif, tu iras aux cruches et tu boiras de ce que les serviteurs auront puisé.

(Ruth, tombant sur sa face, se prosterne contre terre.)

RUTH — Comment ai-je trouvé grâce à tes yeux pour que tu t'intéresses à moi, qui suis une étrangère ?

BOOZ *(la relevant)* — On m'a rapporté tout ce que tu as fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari, et comment tu as quitté ton père et ta mère et le pays de ta naissance, et tu es venue vers un peuple que tu ne connaissais pas auparavant. Que Dieu te rende ce que tu as fait, et que ta récompense soit pleine, de la part du Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue te réfugier !

Et maintenant, allons, c'est l'heure du repas.

(Un serviteur apporte la jatte, les moissonneuses s'asseyent autour. Ruth veut s'en aller en silence ; Booz la retient.)

Non, ma fille, tu dînes avec nous. Ici. Approche. Mange du pain. Trempe ton morceau. Ne sois pas sauvage, tiens du grain rôti. Apportes-en à ta mère.

(Elle mange, et puis, comme épouvantée de tant d'honneur :)

RUTH — Oh ! que je trouve grâce à tes yeux, Monseigneur. Car tu m'as consolée, et tu as parlé au cœur de ta servante, bien que je ne sois pas même comme l'une de tes servantes !

Je vais finir mon épha. *(Les moissonneuses se lèvent.)*

BOOZ — Qu'elle glane aussi entre les gerbes. Ne lui faites pas de honte. Et même vous tirerez pour elle quelques épis des javelles, que vous laisserez par terre, afin qu'elle les ramasse, et vous ne lui ferez point de reproche.

LES MOISSONNEUSES — Ainsi sera fait, bon maître. *(Elles chantent, tournées vers Ruth.)*

Glanez, glanez, ma petite glaneuse,
Peut-être un jour serez-vous plus heureuse.
Glanez, glanez parmi ces épis d'or !
Exprès pour vous, ces épis d'or
Mûriront encor !

IVe TABLEAU

(Même décor qu'au second.)

(Au lever de rideau, Noémi file au rouet. Elle chante.)

NOEMI, MELANIE

MELANIE (*entre, apportant un paquet*) — Bonjour Noémi.

NOEMI — Bonjour, voisine.

MELANIE — Alors, voisine ! on file, on chante, on est guérie ! Et l'on ne dit rien à sa chère voisine ?

NOEMI — Je savais que vous viendriez. Je vous laissais la surprise.

MELANIE — Surprise en effet. Mais je veux vous en faire une plus grande. Devinez ce qu'il y a dans ce paquet ?

NOEMI — Oh ! je ne sais... votre bon cœur ? un gâteau aux noisettes ?

MELANIE — Mieux que ça, voisine cousine.

NOEMI — Un bon pain de froment ?

MELANIE — Nenni. Mieux que ça !

NOEMI — Je ne suis pas habile à deviner.

MELANIE — Mieux que ça, mieux que ça, te dis-je ! Et Ruth qui n'est pas là. C'est pour elle.

(*On frappe. Mélanie ouvre. Entre Mara. Elle porte un paquet.*)

NOEMI, MELANIE, MARA

MARA — Mieux que ça ? (*jetant son paquet*). Ce n'est pas possible. Devinez, Noémi.

NOEMI — Je suis confuse.

MARA — Mieux que ça, mieux que ça. Ou bien Ruth ne sait pas y faire, ou bien elle est richement mariée avant un mois.

(Mara et Mélanie ouvrent fiévreusement leurs paquets et produisent au jour leurs cadeaux. Triomphantes :)

MELANIE — Un collier de perles.

MARA — Un manteau d'hermine.

NOEMI — C'est trop. C'est trop. Ruth sera confuse.

MARA — Tu manques de conviction, ma sœur.

NOEMI — C'est que... voyez-vous... il y a trop de distance entre ceci et ce que nous sommes...

MELANIE — C'est bien ce qu'on dit : n'attendez pas de reconnaissance de ces gens-là.

NOEMI — Je vous suis infiniment reconnaissante. Je ne sais pas l'exprimer. (*Elle palpe les objets.*)

MELANIE (*observant le manteau*) — Hum ! ce parement va mal avec cette belle neige d'hermine.

MARA — Je le trouve très bien. C'est ce qu'il y avait de mieux chez le marchand. (*Regardant le collier.*) Hum ! ces maillons ne me semblent pas d'un argent très pur.

MELANIE — Je m'y connais en colliers, Madame,

MARA — Je m'y connais en manteaux, Madame.

MELANIE — Vous vous connaissez moins en politesse, Madame.

MARA — Un peu plus que vous, Madame.

MELANIE — Je vous remercie. Madame.

NOEMI — Calmez-vous, mes amies.

MARA — Laissez-vous cette voisine faire la loi chez vous ?

MELANIE — Suivrez-vous le goût dépravé de votre cousine ?

MARA — Impertinente !

MELANIE — Insolente !

(*Elles vont en venir aux coups. Les objets précieux sont par terre.*)

NOEMI — Je vous en supplie, allez dehors. Le bon air vous refera.

MELANIE — Dehors ! Dehors ! Oui, au tribunal.

NOEMI — Seigneur, que d'amertume dans les âmes ! malgré les colliers et les manteaux !... (*Elle relève les objets, les met sur la table.*) (*Un temps.*)

NOEMI, RUTH

RUTH (*elle entre, ployée sous une charge. Elle la dépose, puis baise Noémi*) — Bonsoir, maman. Tu n'as pas trouvé la journée trop longue ?

NOEMI — J'ai eu des distractions.

RUTH — Mara ?

NOEMI — Et Mélanie.

RUTH — Bien sûr !

NOEMI — Regarde donc tes beaux cadeaux de fête !

RUTH — Un collier... un manteau... Comme ça va être bon pour la faim !

NOEMI — Ruth, mon arbre chéri, qui revient tout chargé de fruits !

RUTH — Maman, mon jardinier bien-aimé, qui me cultive en charité !

NOEMI — Qu'apportes-tu ? Une si lourde charge ! Ce n'est pas une charge de glaneuse, c'est une moisson !

RUTH — C'est une moisson, en effet. Et j'ai de quoi manger. Du grain rôti, voilà !

NOEMI — Quel parfum ! Le parfum des dons de Dieu. C'est bon comme la grâce !

RUTH — C'est bon comme la manne que nos pères ont mangée...

NOEMI — Ceci également, on le dirait tombé du ciel.

RUTH — C'est venu du ciel par les mains d'un homme charitable, qui m'a fait glaner avec ses moissonneuses, et manger avec ses servantes.

NOEMI — Où as-tu glané ? Où as-tu travaillé ? Béni soit celui qui s'est intéressé à toi !

RUTH — L'homme chez qui j'ai travaillé aujourd'hui s'appelle Booz.

NOEMI — Qu'il soit béni de Dieu de ce qu'il n'a pas cessé d'être miséricordieux envers les vivants, aussi bien qu'envers ceux qui sont morts !

RUTH — Mère, tu connais Booz ?

NOEMI — Ruth, cet homme est pour nous un proche parent, et l'un de ceux qui ont sur nous droit de rachat.

RUTH — Il m'a dit encore : Reste avec mes serviteurs jusqu'à ce qu'ils aient achevé toute ma moisson.

NOEMI — Cela est bon, ma fille. Là, on ne te maltraitera pas.

RUTH — Il m'a dit : Bénie sois-tu de Dieu, ma fille, car tout le peuple de Bethléem sait que tu es une femme vertueuse.

NOEMI — Excepté Mara, qui veut t'apprendre les vertus profitables,

RUTH — Et Mélanie, qui veut me faire épouser une banque...

NOEMI — Compte sur Booz.

RUTH — Il m'a dit encore : Jamais tu ne retourneras les mains vides chez ta belle-mère.

NOEMI — Moi je suis vieille. Il ne peut plus être question de moi. Une chose me tient plus à cœur que ces charges de blé que tu rapportes.

RUTH — Quoi donc, ma mère ?

NOEMI — Que tu sois heureuse.

RUTH — Je suis heureuse avec toi.

NOEMI — Que tu sois paisible. Que tu n'aies pas toujours souci du lendemain. Que Mara et Mélanie et les commères ne rient plus de toi. Que tu sois protégée et aimée par un homme fort.

RUTH — Oh ! ma mère ! Celui que j'aime est trop grand pour moi ; et il y a un autre, je le sais, qui a également droit de rachat, et qui est même avant Booz.

NOEMI — Le farouche Nemo ? Il aimait mieux nos champs que nous-mêmes. Et comme notre dernier champ est vendu...

RUTH — Il ne voudra pas la fille sans le champ.

NOEMI — Non, c'est un homme pour qui il n'y a pas d'amour.

RUTH — Que ferons-nous, ma mère ?

NOEMI — Voici. Ce soir Booz dirigera les travaux des batteurs de blé et des vanneurs dans son aire, puis, fatigué, se couchera parmi les gerbes. Lave-toi, oins-toi, mets tes plus beaux vêtements — oh ! ta vieille robe de noces pourtant si belle encore !...

RUTH — Et pas le manteau d'hermine ?

NOEMI — Et pas le collier de perles.

RUTH — Oh ! ça me ferait jolie !

NOEMI — Et puis, descends vers l'aire. N'importe que pas Booz. Ne lui dis rien, laisse-toi apercevoir seulement. Il t'aimera. Il sera épris de ta beauté, de ta simplicité, de ton humilité. Et laisse aller les choses au bon plaisir de Dieu.

RUTH — Ainsi sera fait, ma mère.

V^e TABLEAU

(Une porte de la ville. Soleil. — Bourdons dans la lumière. Booz est assis sur une marche et regarde au loin.)

CANTIQUE DE BOOZ

BOOZ — Heure de midi, quand il n'y a personne et que le soleil embrase la terre !

Il fait bon être ici, où j'attends mes moissonneuses pour les payer.

Déjà je les aperçois en longue file sous le soleil, qui marchent en silence parce qu'elles sont fatiguées. Belle armée des ouvrières de mon blé !

Et le bon Dieu m'a béni cette année, des éphas, des boisseaux jusqu'à faire craquer mon aire ; Et ce petit épi venu le dernier dans la nuit, vivant et souriant pour le vieillard glacé,

Ruth la Moabite, la fleur de mes glaneuses !

Viendra-t-elle avec les autres ?

La reverrai-je ?

Elle n'est pas le coquelicot criant sa rougeur dans les moissons,

mais le modeste bleuet, pourtant riche des mille cornes d'azur,

le bleuet qui est fait d'espérance, qui rit dans les mains des enfants et rajeunit le cœur du vieillard.

Elle n'a pas recherché des jeunes gens pauvres ou riches, mais l'homme à la barbe d'argent qui déjà descendait vers la tombe, afin que l'espérance qui était dans son cœur fleurît et mûrît !

— Les voici qui montent les degrés —

Soyez béni, mon Dieu, pour cette saison accomplie.

BOOZ, LES MOISSONNEUSES

(Entrent les moissonneuses.)

LES MOISSONNEUSES — Salut, bon maître.

(Elles se rangent en demi-cercle autour de Booz. Chacune vient chercher le prix que Booz lui remet, et remercie profondément. Pendant la distribution :)

BOOZ — Là ! celles de la dernière heure comme celles de la première. Celles de la première comme celle de la dernière. Je suis un maître juste. La justice a un minimum, mais elle n'a pas de maximum.

Et mon cœur est également reconnaissant pour toutes. Vous êtes mes habiles ouvrières. Il n'y a pas seulement du travail dans mes champs, mais la vie de vos couleurs et de vos âmes...

Voilà. Il y en a une qui n'est pas venue.

1^{re} MOISSONNEUSE — Ruth, la Moabite.

2^e MOISSONNEUSE — Elle n'a pas voulu nous suivre. Elle a été prise de peur.

3^e MOISSONNEUSE — Elle dit que son maître s'est trompé, qu'elle est une glaneuse et non une moissonneuse.

1^{re} MOISSONNEUSE — Une mendicante et non une servante.

2^e MOISSONNEUSE — Une voleuse et non une travailleuse.

3^e MOISSONNEUSE — Ce sont ses termes, seigneur.

BOOZ — Allez, amenez-la moi.

1^{re} MOISSONNEUSE — La voici justement.

2^e MOISSONNEUSE — Mais quoi ? Il y a des hommes avec elle.

3^e MOISSONNEUSE — Des hommes d'armes, les anciens du Peuple. (*Nemo se dégage du groupe et se présente devant Booz.*)

BOOZ, NEMO, MOISSONNEUSES,
ANCIENS, HOMMES D'ARMES

NEMO — Seigneur, mon noble parent, qu'est-ce que j'apprends ? La portion de champ qui appartenait à notre frère Elimelech a été vendue par Noémi. J'avais une hypothèque sur ce champ. C'est une injustice. Je demande réparation,

BOOZ — Tu es le parent de Ruth. Plus proche que moi, tu as droit de rachat.

NEMO — Sans doute, je rachèterai le champ.

BOOZ — Il est écrit dans la loi que qui achète les biens d'une parente rachète la personne. A toi donc d'épouser Ruth la Moabite, femme du défunt, afin de faire revivre le nom du défunt dans son héritage. (*Ruth a un mouvement d'effroi.*)

NEMO — Le diable m'emporte. Si je veux avoir le champ, ce n'est pas pour le défunt, ni pour Ruth, ni pour les enfants de Ruth. C'est parce qu'il est attenant à mon domaine et que cela m'arrange.

BOOZ — Le texte est pourtant formel. Il n'y a pas de choix. Regardez.

LES ANCIENS — Le texte est formel.

NEMO — Au diable. Rachète, toi, si le cœur t'en dit. Je ne suis pas né pour épouser les femmes pauvres. — Allons. (*Les hommes d'armes partent. Les anciens font cercle. Ruth est penchée devant Booz.*)

BOOZ — Eh bien, moi, je crois que Dieu m'a créé et mis au monde pour épouser une femme pauvre, Ruth la Moabite, plus riche dans son cœur que tous les trésors d'Israël.

RUTH (*à genoux*) — Mon Seigneur ! Mon Sauveur !

BOOZ — Vous êtes témoins aujourd'hui que j'ai acquis de la main de Noémi tout ce qui appartenait à Elimelech, et tout ce qui appartenait à Cheljon, et à Mahalon ; et que j'ai pris en même temps pour femme Ruth la Moabite en qui mon cœur trouve apaisement et jeunesse. Vous en êtes témoins en ce jour.

LES ASSISTANTS — Nous en sommes témoins !
(*Arrive Noémi.*)

Les précédents, NOEMI

RUTH — Mère, mère, bénis Dieu avec nous, car le Seigneur est bon !

NOEMI — Il nous a comblées au delà de notre attente. Ma vieillesse le louera encore !

1^{re} MOISSONNEUSE — Que Dieu rende la femme qui entre dans ta maison semblable à Rachel et à Lia, qui toutes deux ont bâti la maison d'Israël !

2^e MOISSONNEUSE — Sois fort dans Ephrata et fais-toi un nom dans Bethléem !

3^e MOISSONNEUSE — Puisse ta maison être semblable à la maison de Pharès, par la postérité que Dieu te donnera de cette jeune femme !

NOEMI — Béni sois-tu, ô notre Rédempteur !

BOOZ (*à Noémi*) — Epouse et mère en deuil, Dieu a payé toutes vos douleurs de cette fleur unique : cette fleur porte le salut du monde.

RUTH — O mon seigneur je suis ta servante ! Qu'il me soit fait selon que tu désires !

(*Cloches dans la ville. La lumière devient comme de l'or.*)

Marcel MICHELET